HAL
open science

Emergence des vernaculaires et traductions du sacré dans l'Europe médiévale : le cas de conscience de l'Église

Jonathan Fruoco

To cite this version:

Jonathan Fruoco. Emergence des vernaculaires et traductions du sacré dans l'Europe médiévale : le cas de conscience de l'Église. "Translatio" et Histoire des idées / "Translatio" and the History of Ideas, Peter Lang, 2019, 3631773253. 10.3726/b14875 . hal-02318401

HAL Id: hal-02318401

https://hal.science/hal-02318401

Submitted on 19 Oct 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Emergence des vernaculaires et traductions du sacré dans l'Europe médiévale : le cas de conscience de l'Église

Jonathan Fruoco

RESUME :
La traduction en Europe n'avait au Moyen âge rien de surprenant et fut même une entreprise soutenue par les grands rois de ce temps. Il était donc logique que les textes religieux soient aussi traduits en vernaculaires, puisqu'ils contribuaient à la définition de nos civilisations. Nous prendrons ici l'exemple de l'Angleterre pour comprendre les raisons de l'ambigüité de la position de l'Église.

La traduction de textes de toutes sortes en Europe n'avait au Moyen âge rien de surprenant et fut même une entreprise soutenue par les grands monarques, de Charles V à Jean d'Aragon. Il était donc logique que les textes religieux soient aussi traduits en vernaculaires, puisqu'ils contribuaient à la définition même de nos civilisations. Or, cette traduction ne s'est pas toujours faite sans encombre, ou avec le même degré d'implication du clergé. Nous prendrons donc ici un cas particulier, à savoir celui de l'Angleterre, qui nous permettra d'illustrer et de comprendre les raisons de l'ambigüité de la position de l'Église qui, après avoir soutenu la traduction de la Bible durant la christianisation des îles britanniques fit ensuite volteface en punissant par le feu toutes tentatives de rendre ces textes accessibles au plus grand nombre. Dilemme théologique ou peur politique de voir les traducteurs (comme John Wycliffe) véhiculer des pensées et idées révolutionnaires ? C'est ce que cet article se propose d'étudier.

Le christianisme n'évolua pas en Angleterre comme sur le reste du continent. Les missionnaires irlandais qui contribuèrent activement à la conversion maîtrisaient tout aussi bien le latin que les dialectes celtiques et anglo-saxons, ce qui lia très tôt la langue anglaise aux mythes chrétiens, fournissant au passage un appui non négligeable aux monarques des différents royaumes composant l'île de Bretagne. L'idée d'associer le vernaculaire à la religion n'avait dès lors rien de surprenant et était même au contraire encouragé par le clergé anglais. Bède était, par exemple, favorable à l'enseignement des valeurs chrétiennes en vernaculaire dans la mesure où peu de fidèles et de moines anglo-saxons maîtrisaient le latin. Peu de temps après la disparition de Bède, Cuthbert écrivit d'ailleurs une lettre décrivant avec précision l'attitude de son maître vis-à-vis de cette question : « And he used to repeat that sentence from St Paul, 'It is a fearful thing to fall into the hands of the living God', and many other verses of Scriptures […] in our own language, - for he was familiar with English poetry. » (Bède *et al*, 2008, 300) Mais Bède ne se contenta pas de citer des passages des

Saintes Écritures en vieil-anglais puisqu'il entreprit de traduire un évangile, ce qui l'occupa jusqu'à sa mort. Cuthbert écrivit ainsi à propos des derniers jours de son maître :

> During those days there were two pieces of work worthy of record […] which he desired to finish: the gospel of St John, which he was turning into our mother tongue to the great profit of the Church, from the beginning as far as the words, 'But what are they among so many?[1]' (Bède *et al.*, 2008 : 301)

Bien que Bède soit un formidable exemple de clerc anglo-saxon travaillant jusqu'à son dernier souffle pour la sauvegarde de sa langue maternelle, il était loin d'être le seul à agir de cette façon. Il en fut, ainsi, qui œuvrèrent dans le plus grand anonymat à la compilation de glossaires, tels que ceux d'Épinal ou d'Erfurt, ou bien encore qui glosèrent des manuscrits religieux enluminés. En 747, soit peu de temps après la mort de Bède, le synode de Clovesho ordonna même que les prêtres accomplissent les rites chrétiens non plus en latin mais en vieil-anglais.

Les choses changèrent cependant suite à l'invasion normande de 1066. L'ordre religieux anglo-saxon fut en effet effacé suite à l'arrivée d'ecclésiastiques continentaux. Le vernaculaire, qui s'était graduellement développé au contact de la religion chrétienne, perdit alors sa place et le rôle vulgarisateur que les pères de l'église anglo-saxonne lui avaient attribué. Si certains changements furent pour le moins radicaux, ceux relatifs à la traduction même des textes sacrés se firent sur plus long terme et furent intimement liés à l'évolution linguistique de l'Europe entière.

L'Église fut, en effet, confrontée, en plein cœur du Moyen âge à la montée en puissance des vernaculaires européens et à leur accession à l'écrit, ce qui menaça à la fois l'hégémonie du latin mais aussi le contrôle de Rome sur la doctrine chrétienne. Un vernaculaire a intrinsèquement une valeur dépassant le simple cadre linguistique puisqu'il assimile les croyances et pratiques populaires, celles-ci étant, dans notre cas, engagées dans une relation complexe entre l'Église et les états européens. Pour Alastair Minnis, le terme vernaculaire a, de fait, une signification trop importante pour être réduite à la simple sphère de l'interférence linguistique : « Rather it can, and I believe should, be recognized as encompassing a vast array of acts of cultural transmission and negotiation, deviation and/or synthesis, confrontation and/or reconciliation. » (Minnis, 2009, 16) C'est dans ce contexte la

[1] Chapitre 6 de l'Évangile selon Jean.

France qui, grâce à la poésie des troubadours et des trouvères, donna un nouvel élan aux vernaculaires à partir du XIIe siècle grâce à la composition et propagation d'œuvres fondatrices telles que les récits arthuriens de Chrétien de Troyes ou les poèmes représentatifs de l'idéal de l'amour courtois comme le *Roman de la Rose*. Toutefois, à partir du XIIIe siècle, c'est bien l'Italie qui prit le relais notamment grâce à la poésie du Trecento qui servit de lien entre le Moyen âge latin et français et la Renaissance (Boitani, 2007, 15). Le prestige de plus en plus important des vernaculaires fit prendre conscience aux lettrés du XIIe siècle que la noblesse d'une langue n'est en rien liée à son ancienneté. Dante fut alors l'un des premiers artistes à s'opposer à l'hégémonie du latin, particulièrement dans *De vulgari eloquentia,* dans lequel il souligne l'artificialité du latin face à l'utilisation plus naturelle du vernaculaire[2]. Qui plus est, le latin médiéval était, par définition, un vernaculaire comme un autre bien qu'auréolé d'un très grand prestige de par ses diverses fonctions officielles (langue commune de la culture, religion, etc.) et son rôle de *lingua franca*. Pour Dante, l'imposition du latin devenait donc arbitraire et infondée et il décida de fait, avec Francesco da Barberino (auteur de *Documenti d'Amore*, poème composé en italien vulgaire et accompagné d'une traduction et d'un commentaire en latin) d'écrire uniquement en vernaculaire afin d'accentuer le prestige du dialecte florentin. L'impact de sa décision fut telle que vingt ans seulement après la mort de Dante, huit commentaires en latin et vernaculaire de la *Divine Comédie* étaient en circulation, dont ceux rédigés par Iacopo et Pietro Alighieri, les fils du poète, et par Jean de Boccace.

Les vagues successives d'italianismes qui, selon E.R. Curtius (1953/1990, 34) marquèrent la Renaissance permirent l'émergence des vernaculaires à l'échelle européenne. Le règne de Charles V (1364-1380) vit en France, par exemple, la traduction de nombreux textes, particulièrement grâce au soutien du roi. Jacques Bauchant traduisit alors les traités d'Élisabeth de Schönau à la demande du roi et remarqua que « [l]e latin n'est si entendible ne si commun que le language maternel » (Paris, Bibliothèque Nationale de France, MS fr. 1792, fol. 2r) ; de fait, donner accès à ces connaissances au plus grand nombre aiderait, selon Bauchant « vostre peuple gouverner et entroduire en science et en bonns meurs par exemple de bonne et ordenee vie » (fol. 2v). Nicole Oresme ne manqua pas, également, de saluer Charles V d'avoir commandé la traduction de l'*Éthique* et de la *Politique* d'Aristote « pour le

[2] Artificiel dans le sens où le latin classique n'était plus utilisé couramment. Comme l'évoque Dante, « ce n'est que grâce à une longue et intense étude que l'on parvient à en maîtriser les règles et l'esprit » (*De vulgari eloquentia*¸I, str. I)

bien commun », une idée récurrente chez plusieurs grands défenseurs du vernaculaire[3]. Plus de trente traductions d'œuvres latines furent ainsi réalisées sous le patronage de Charles V, dont par exemple *De proprietatibus rerum* de Barthélémy l'Anglais (traduit en 1372 par Jean Corbechon), *De civitate dei* d'Augustin d'Hippone et, plus important encore dans notre cas, des portions de la Bible traduites par Raoul de Presles, entre 1371 et 1375.

L'Espagne ne fut pas non plus en reste dans la mesure où Jean d'Aragon fit traduire par Enrique de Villena l'*Énéide* qu'il accompagna d'un commentaire vernaculaire des trois premiers livres. Villena fut, à la même époque, l'auteur d'une traduction de la *Divine Comédie* nous étant parvenu dans la collection du premier marquis de Santillana, Íñigo López de Mendoza, en compagnie d'une copie du texte italien abondamment glosée en latin et castillan par le marquis lui-même. Bien qu'en apparence anecdotique, cet ensemble de textes prouve que les vernaculaires européens étaient, dès la fin du XIVe siècle, suffisamment prestigieux pour être eux-mêmes traduits dans d'autres langues. Encore une fois, les textes sacrés n'étaient pas en reste puisque le marquis possédait également une version espagnole de l'Ancien Testament. En dépit de l'abondance de traductions et commentaires, il est important de préciser que l'Église ne voyait pas d'un bon œil cette entreprise et n'eut de cesse d'attaquer des hommes comme Dante ou Villena. Bien que d'une grande densité et érudition, l'œuvre de Villena ne survécut, hélas, que grâce à deux manuscrits dans la mesure où il fut accusé de sorcellerie et se vit retirer la totalité de ses biens. Suite à sa mort, sa bibliothèque fut même réduite en cendres par ordre du roi, montrant toute l'ambigüité de la position des puissants et la force du clergé.

La situation de l'Angleterre était alors toute autre. Bien qu'ayant été, dans un premier temps, l'un des premiers pays à associer christianisme et vernaculaire, les siècles suivant la conquête normande changèrent considérablement la donne. Bien que réduite, l'activité de traduction n'était pourtant pas entièrement inexistante comme le prouvent les travaux de l'Anglo-Norman Text Society, listant les traductions en anglo-normand sur le sol anglais jusqu'au XIIe siècle. La faible implication d'Édouard III et de Richard II est cependant à noter dans ce domaine puisque le rôle de mécène revint directement à Jean de Gand, Sir Thomas Berkeley et sa fille.

Bien qu'en retrait par rapport aux autres nations européennes, l'Angleterre restait néanmoins marquée par un intense bouillonnement intellectuel. Or, il est paradoxal que cela

[3] Voir la référence au « commune profyt » de Geoffrey Chaucer dans *The Parliament of Fowls* (v. 47) et la référence à la lettre de Cuthbert citée plus haut, « to the great profit ».

ait, dans un premier temps, été rendu possible par l'Église elle-même. Durant le quatrième concile œcuménique du Latran, tenu en 1215, le pape Innocent III proposa le développement d'un programme d'instruction afin que tous les Chrétiens puissent comprendre les doctrines de leur foi, or cela impliquait qu'il faille traduire les textes sacrés en vernaculaires afin qu'ils deviennent accessibles au plus grand nombre. Cette ordonnance ne fut bien évidemment pas suivie par tous mais John Peckham, archevêque de Canterbury, décida toutefois de suivre les instructions pontificales en 1281 et développa fortement la traduction de textes religieux en anglais. Un siècle plus tard, cela permit par exemple à l'archevêque de York de communiquer avec ses prêtres en vernaculaire. Toutefois, cette vulgarisation des Saintes Écritures permit une prise de conscience qui commença peu à peu à remettre en question le pouvoir de l'Église : l'écart entre la pauvreté du Christ et la richesse du clergé devenait de plus en plus ostentatoire tandis que l'Église continuait de s'enrichir par la vente de Pardons, Indulgences et par le prélèvement de taxes.

C'est dans ce contexte si particulier que John Wycliffe arriva véritablement sur le devant de la scène. Pour Wycliffe, la Bible était la seule et unique source de la doctrine chrétienne, le clergé n'ayant dès lors aucunement le monopole de son enseignement. Or, pour que cela soit possible, il devenait nécessaire de traduire la Bible dans son ensemble et d'en proposer une édition complète facilement accessible et consultable par le peuple. Cette idée ne fut, bien évidemment, pas accueillie favorablement par l'Église qui vit Wycliffe et l'idéologie lollarde comme un réel danger. Si l'argument avancé par Wycliffe était aussi bien théologique que politique, l'Église en revanche était avant tout effrayée par la dimension révolutionnaire des changements exigés par les Lollards. En donnant à la population accès aux Saintes Écritures en anglais, Wycliffe retirerait effectivement à l'Église le contrôle de ses fidèles et plus rien n'empêcherait dès lors les agneaux de se retourner contre le berger. En 1377, l'évêque de Londres, William Courtenay, convoqua ainsi Wycliffe à Saint-Paul or ce dernier arriva accompagné d'hommes en armes parmi lesquels se trouvaient le duc de Lancastre en personne, Jean de Gand, qui entreprit de menacer Courtenay de le traîner hors de sa cathédrale par les cheveux (Dahmus, 1970, 17-29). Quelques mois plus tard, le pape Grégoire XI condamna les idées de Wycliffe officiellement, ce qui lui valut une nouvelle convocation devant les évêques dont il fut à nouveau sauvé, cette fois grâce à Sir Lewis Clifford qui se présenta comme émissaire du prince de Galles et porteur d'un message interdisant à l'assemblée de condamner Wycliffe. Toutefois, aussi radicales qu'elles puissent être, les critiques émises par les Lollards étaient alors courantes au sein même de l'Église. En les exprimant publiquement en dehors du cadre ecclésiastique et, qui plus est en anglais,

Wycliffe ouvrait alors le débat au public. Or il était dans l'intérêt de l'Église de conserver le contrôle sur les discussions des réformes religieuses, d'où la nécessité de garder les débats en latin afin d'en exclure le plus grand nombre.

Les attaques de Wycliffe atteignirent leur paroxysme lors de la traduction de la Bible en anglais en 1382. Bien que le nom de Wycliffe ne soit pas ouvertement associé à ce projet, il est plus que probable qu'il en soit à l'origine. L'entreprise de traduction eut lieu alors que les Lollards étaient au plus fort de leurs attaques et une entreprise de cette nature nécessitait sans doute des ressources conséquentes. Or Wycliffe était de nature tenace, une qualité plus que nécessaire dans cette circonstance et se trouva bien placé pour rassembler de telles ressources lorsqu'il était à Oxford. Le projet avança rapidement, en dépit des attaques de l'Église qui voyait toujours d'un mauvais œil la vulgarisation de ses textes saints.

La tension accumulée durant cette période ressurgit finalement durant la révolte paysanne de 1381. Sa soudaineté et sa violence avaient bien évidemment des causes multiples mais lorsque l'archevêque de Canterbury, Simon Sudbury, fut assassiné le clergé n'eut aucun mal à pointer du doigt Wycliffe et les Lollards qui avaient bien entendu encourager la remise en question du pouvoir de l'Église. Wycliffe condamna ardemment le meurtre de Sudbury mais ne réduit pas pour autant la virulence de ses attaques et proposa même le démantèlement de l'Église et la redistribution de ses richesses devant le Parlement en mai 1382. Au même moment, Nicholas Hereford, un Lollard à qui l'on confia le sermon de l'Ascension à Oxford, profita de cette tribune pour clamer son soutien à Wycliffe et encourager la révolte et justifia, en anglais, l'assassinat de l'archevêque de Canterbury l'année précédente.

Une telle tension ne pouvait, bien évidemment, se calmer que dans la plus grande brutalité. Malgré le soutien de Jean de Gand et du prince de Galles, les Lollards furent affaiblis lors de la prise de pouvoir d'Henri IV et le retour de Thomas Arundel au poste d'archevêque de Canterbury. Arundel était depuis de longues années l'un des grands opposants de Wycliffe, ayant par le passé défendu au Parlement un projet de loi visant à interdire la traduction de la Bible en anglais. Il fut cependant renvoyé de son poste et exilé suite à son implication dans la tentative ratée de coup d'état réalisée par les Lancastre. L'exil le rapprocha alors d'Henri, fils de Jean de Gand, avec qui il décida de reprendre l'Angleterre par la force. Richard II fut renversé en 1399, Henri fut couronné et Arundel reprit son poste à la tête de l'Église en Angleterre, instaurant très vite un climat hostile et réprimant violemment tout semblant de liberté intellectuelle. Arundel s'avéra sans merci à l'encontre des critiques de l'Église et promulgua en 1401 le *De heretico comburendo*, un acte redéfinissant et élargissant la définition même de l'hérésie : la lecture, possession et/ou traduction de la Bible en

vernaculaire serait dès lors punie par le feu en place publique afin de montrer l'exemple. La radicalité de cette politique dévasta les rangs lollards, qui n'eurent d'autre choix que de se rétracter publiquement. Sir Lewis Clifford qui avait défendu Wycliffe présenta ses excuses à Arundel et lui fournit même une liste d'hérétiques. L'archevêque enterra ensuite définitivement tout esprit de contestation en 1409 par la publication de ses *Constitutions* qui supprimèrent la liberté de traduire et de débattre en anglais et altérèrent le programme éducatif mis en place par Peckham en 1281.

Cette répression défigura, par conséquent, le paysage intellectuel anglais. En procédant de la sorte, Arundel mit fin à la théologie vernaculaire et handicapa grandement la rédaction de commentaires en anglais et en latin de textes de toutes sortes. Or il faut bien rappeler que l'Église fut malgré tout la première à encourager le développement de l'éducation à travers l'Europe entière. Ce que nous considérons ici comme un cas de conscience, comme un étrange revirement de situation, se justifie alors très simplement si l'on prend en compte le fait qu'en dépit d'arguments pseudo-théologiques, le clergé n'agissait pas de la sorte afin de préserver la pureté idéologique de la foi chrétienne. Bien au contraire, il s'agissait de conserver un pouvoir essentiellement politique. Tous les arguments et toutes les sanctions possibles furent alors mis en œuvre pour s'assurer que rien ne change. La prise de pouvoir d'Arundel en Angleterre redonna ainsi les pleins pouvoirs aux ecclésiastiques et changea le paysage culturel anglo-saxon durant des siècles. Si les agissements de Wycliffe avaient, par le passé, été condamnés, ils n'avaient pour autant jamais permis son arrestation, ne serait-ce que grâce à la puissance de ses alliés. Sa mort soudaine en 1384 priva pourtant Arundel de sa vengeance. Le Concile de Constance, réuni en 1415, voulut toutefois montrer l'exemple : Wycliffe fut excommunié de manière posthume, son œuvre fut condamnée au bucher et il fut déclaré hérétique. Son corps, par ordre du pape Martin V, fut alors exhumé en 1428, incinéré et ses cendres jetées dans la rivière Swift. Un siècle plus tard, le grand humaniste Thomas More fit de même brûler vifs les possesseurs d'une Bible en vernaculaire, tandis que William Tyndale fut envoyé au bûcher pour sa traduction du Nouveau Testament et sa participation à la Réforme protestante.

Le schisme opéré par Henri VIII permit néanmoins, si ce n'est de mettre fin à la répression ecclésiastique, de calmer les choses et de rendre à l'Angleterre un semblant de liberté intellectuelle. Le roi Jacques Ier fut alors à même de lancer un programme de traduction de la Bible, reprenant les travaux de Tyndale, qui parut en 1611 sous le titre de la Bible du roi

Jacques (King James Version) et qui reste, aujourd'hui encore, la version officielle des Saintes Écritures en langue anglaise.

Bibliographie

ALIGHIERI D. (1991), *De vulgari eloquentia*, Milan, Garzanti Editore.

BEDE, McCLURE J., COLLINS R. (2008), *The Ecclesiastical History of the English*, Oxford, Oxford University Press.

BARBER C. (2000), *The English Language: A Historical Introduction*, Cambridge, Cambridge University Press.

BOITANI P. (2007), *Letteratura europea e Medioevo volgare*, Bologne, Società editrice il Mulino.

BREWER D.S. (1966) « The Relationship of Chaucer to the English and European Traditions » dans Brewer D.S. *Chaucer and the Chaucerians: Critical Studies in Middle English Literature*, Londres, Thomas Nelson and Sons Ltd, 1-38.

CHAUCER G., BENSON L.D., ROBINSON F.N. (1987), *The Riverside Chaucer*, Boston, Houghton Mifflin Company.

CURTIUS E.R. (1990), *European Literature and the Latin Middle Ages*, Princeton, Princeton University Press.

DAHMUS J.H. (1970), *The Prosecution of John Wyclif*, New Haven, Yale University Press.

FRUOCO J. (2017), « Chaucer as a Sociolinguist: Understanding the Role of Language in Chaucer's Internationalism », dans Dean J.M. *Geoffrey Chaucer*, Ipswich, Massachusetts, Salem Press, 216-230.

GAIGNEBET C., LAJOUX J.-D. (1985), *Art profane et religion populaire au Moyen Age*, Paris, PUF.

HALASZ K. (1992), *Images d'auteur dans le roman médiéval (XIIe-XIIIe siècles)*, Debrecen, Kossuth Lajos Tudomanyegyetem.

HINDLEY G. (2006), *A Brief History of the Anglo-Saxons*, Londres; Robinson.

LEWIS C.S. (1954), *Oxford History of English Literature: English Literature in the Sixteenth Century Excluding Drama*, Oxford, Oxford University Press.

MINNIS A. (2009), *Translations of Authority in Medieval English Literature: Valuing the Vernacular*, Cambridge, Cambridge University Press.

SALTER E. (1980), « Chaucer and Internationalism », *Studies in the Age of Chaucer*, 71-79.

TOON T.E. (1992), « The Social and Political Contexts of Language Change in Anglo-Saxon England », dans Machan T.M., Scott C.T. *English in its Social Context: Essays in Historical Sociolinguistics*, Oxford, Oxford University Press, 28-46.